

LE SPIRITUALISTE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

[ÉCHO MENSUEL.]

" Ils ne sont pas *morts*.
Parlez-leur : ils vous répondront."

Vol. II, No. 3. --- Mars, 1858.

PRIX DE L'ABONNEMENT (PAR AN.)	....	$2 00
.. CE CAHIER	....	0 20
.. TROIS CAHIERS	....	0 50



NOUVELLE-ORLEANS.
Chez Jos. BARTHET, Edit., rue Conti, 121;
Et à la librairie de G. COPPENS & Co., rue de Chartres, 56.

Imprimerie de J. Lamarre, 96, Passage de la Bourse.

ON S'ABONNE AUSSI

(Les frais de poste en-sus :)

États-Unis.

NEW-YORK : Chez Mr. Xavier Magnin, Broadway, No. 300.

CHICAGO : Au bureau du *Journal de l'Illinois*, West Randolph street, No. 47.

Canada.

MONTREAL : Chez Mr. J. M. Desjardins, avocat, rue St-Vincent, No. 13.

France.

PARIS : Au bureau du JOURNAL DU MAGNETISME,
Rue de Beaujolais-Palais-Royal, 5

PROGRÈS.

Si les hommes qui ont prétendu guider les consciences avaient cherché à instruire et non à effrayer ; si, au lieu d'exiger une *foi* aveugle en des doctrines que la raison ne sanctionne pas, ils avaient présenté des *faits* et encouragé à l'étude, bien des maux auraient été évités et nous saurions depuis long-temps ce que le spiritualisme nous révèle aujourd'hui. Mais ce n'est pas de l'orthodoxie qu'il faut attendre le progrès : elle ne cesse de répéter que depuis bien des siècles l'humanité est en possession de tout ce qu'elle devrait savoir.

L'orthodoxie ! c'est-à-dire, en première ligne, les *jésuites*, qui ne sont pas des *disciples* de Jésus, quoique le mot puisse le faire croire ; les jésuites qui approuvent, au moins dans leurs livres, ce que Jésus condamnait : le mensonge, le vol, le meurtre, le parricide, etc. Autoriser ainsi toute sorte de crimes et cependant menacer du diable et de l'enfer pour des fautes souvent légères ou même pour des actes de raison, c'était pousser les hommes à l'incrédulité, et c'est ainsi qu'on a fait des matérialistes ; donner à entendre qu'à la mort l'esprit devait tout connaître, c'était retourner vers le panthéisme, c'était offrir une prime à la paresse et à tous les vices qui en découlent. En effet, pourquoi chercher à s'instruire, pourquoi être vertueux, si, demain peut-être, les matérialistes devaient tout oublier en rentrant dans le néant ; les panthéistes, tout savoir et se trouver sur un pied d'égalité dans l'autre vie ! Et qui espérait-on effrayer, lorsque les plus grands criminels ont fait profession de croire aux peines infinies ? Les persécuteurs de Jésus et des chrétiens, les scélérats de l'Inquisition, de la St. Barthélemi, etc., tous croyaient à la damnation éternelle.

Aujourd'hui, on n'y croit pas plus qu'à l'immobilité de la Terre et à la résurrection de la chair ; mais si les églises se vident, les prisons regorgent toujours. Que ces résultats soient ou ne soient pas dûs aux égarements de l'orthodoxie, du moins les sermons n'ont pas arrêté le mal ; ils n'ont pas eu pour objet de développer l'intelligence de l'homme, mais au contraire de l'enchaîner toujours aux mêmes erreurs.

Le spiritualisme tient un langage bien différent ; il reprend les choses au point où Jésus les avait laissées ; il n'enseigne le crime sous aucune forme, pas même le meurtre

juridique : il nous apprend à soigner le méchant comme un véritable malade (ce qui ne veut pas dire qu'il faille le laisser en liberté) car ses désordres proviennent, ou de son ignorance, ou d'une organisation défectueuse tenant encore plus ou moins de celle de la brute. L'homme est né pour le bien, et il y tend malgré lui, mais pas au même degré chez tous les individus. Quelque mal qu'il ait pu commettre, la raison finira par l'éclairer, le repentir doit l'atteindre un jour ; mais ce jour n'est pas nécessairement en-deçà de la tombe, puisque la vie terrestre n'est que l'enfance de la vie éternelle. Pendant plus ou moins longtemps, l'homme est encore dans l'autre monde ce qu'il était en quittant celui-ci, et voilà pourquoi nous trouvons tant d'analogie entre les invisibles et les mortels (du moins en ce qui touche cette partie du monde invisible qui semble nous avoisiner et qui se manifeste à nous de tant de manières ;) les contradictions si fréquentes dans les communications d'outre-tombe, les rivalités mêmes dont nous avons enregistré dernièrement un exemple assez frappant, trouvent ainsi leur explication.

Pourtant il y a des gens, même parmi les spiritualistes, qui croient que les mauvais penchants de l'homme ici-bas ne résultent que du défaut d'harmonie et de l'antagonisme qui caractérisent les relations de notre existence terrestre, et ils en concluent que l'esprit, en se séparant du corps, doit se dépouiller aussi de toutes ses inclinations au mal !

Une telle doctrine aurait des conséquences trop funestes pour être plausible. Le mal moral tient à l'esprit, et non au corps qui n'est qu'un véhicule, un appareil destiné à traduire les actes de l'esprit dans ses rapports avec la matière : les vertus ou les vices, les qualités ou les défauts ne restent point attachés au corps lorsque celui-ci devient cadavre ; l'esprit les entraîne avec lui dans l'autre phase de la vie, où il lui faudra peut-être des siècles pour s'épurer autant qu'il aurait pu le faire ici-bas en quelques années.

L'espèce de panthéisme auquel nous venons de faire allusion, disparaîtra, comme le matérialisme, à mesure que l'on comprendra mieux les phénomènes spiritualistes qui se vulgarisent de plus en plus tous les jours.

———

L'ESPRIT.

Un grand écrivain, Mr. L. Cortambert, rédacteur de la *Revue de l'Ouest* (St. Louis, Mo.), dans un de ces articles remarquables qu'il offre régulièrement toutes les semaines à ses lecteurs, s'exprimait l'autre jour en ces termes :

....A toutes les époques, dans tous les pays, sous tous les régimes politiques ou religieux, l'homme s'est déclaré immortel. Cette croyance est écrite à chaque page de son histoire. Quand le législateur a négligé de la formuler dans son code, comme chez les Hébreux, c'est le peuple qui se charge de lui donner une expression dans ses légendes et dans ses poëmes. Des traditions populaires, elle passe dans les livres des philosophes, qui la revêtent d'une forme plus rationnelle, ou la soumettent quelquefois à une critique hostile. Mais les efforts mêmes de certains penseurs pour l'arracher de l'esprit humain n'ont fait que prouver la puissance de cette doctrine. A quelques époques elle a semblé péricliter avec les systêmes religieux auxquels elle paraissait se rattacher ; ces systêmes sont tombés et la croyance est restée debout. Jamais elle n'a couru en apparence de plus grands dangers que dans l'âge moderne où tous les dogmes mythologiques sont battus en ruine ; mais voici qu'elle se redresse au nom de la libre pensée ; elle renie l'autorité théocratique et fait appel à l'expérience et à l'induction pour prendre place dans la science légitime. Elle a donc droit à être écoutée.

Le travail qui s'accomplit dans le grand laboratoire des mondes aboutit à l'individualité humaine. Il a pour objet la formation de cette individualité, ou il n'en a absolument aucun. Comme il y a un esprit dans toute matière, comme l'univers est animé par un Grand Esprit, comme tous les phénomènes de la nature s'enchaînent suivant des lois positives, comme toutes ces lois se résument en une seule qui est la loi de l'amour et qui ne se manifeste complètement que dans l'homme, comme la liberté et le progrès ont toujours été les signes infaillibles de l'accomplissement de cette loi, il faut bien reconnaître que l'homme est le résultat suprême de la création, qu'il est l'objet de l'amour infini et que rien ne peut l'arrêter dans la carrière de la liberté et du progrès. Il faut admettre cela ou renoncer à tout raisonnement, à toute certitude. Si rien ne peut arrêter l'homme, la mort elle-même ne doit pas être un obstacle ; elle n'est donc pas ce qu'elle a l'air d'être, c'est-à-dire l'anéantissement de l'individualité.

Où est l'individualité humaine ? Est-elle dans l'ame ?

Est-elle dans le corps ? L'ame représente le principe mâle ou créateur ; le corps représente le principe féminin ou passif, animé et fécondé par le premier. Ces deux principes, qui se combinent dans tout l'univers et dont l'union produit les différents êtres, ne parviennent à leur mariage définitif que dans l'homme. Quel est le résultat, quel est le fruit de ce mariage ? Voilà la question. Si nous considérons l'ame en elle-même, nous ne pouvons dire qu'elle constitue l'être humain, car, en s'isolant du corps, elle rentrerait dans l'ame universelle dont elle n'est qu'une émanation. Nous ne pouvons pas davantage reconnaître notre individualité dans le corps dont la matière est empruntée à tous les éléments de la nature extérieure et qui se décompose incessamment pour entrer dans de nouvelles combinaisons. Il est certain cependant que cette union de l'ame et du corps ne peut être stérile et que l'amour universel n'est pas arrivé à sa manifestation souveraine pour témoigner son impuissance et produire le néant. Quand même l'induction générale tirée du spectacle de la nature ne nous défendrait pas de croire à une telle absurdité, l'expérience personnelle la plus positive et la plus concluante est là pour nous démontrer la présence d'un troisième principe qui n'est ni l'ame ni le corps, mais qui est le fruit de leur union et que nous nommons l'esprit. L'ame n'est pas ce que j'appelle moi, puisqu'elle est le principe de vie commun à tous les êtres. Il est très-vrai que la raison créatrice se reconnaît en moi d'une manière plus ou moins claire ; mais elle est la même ici qu'au fond de toutes les existences, avec la seule différence du degré de clarté qui caractérise chacune de ses manifestations. Je n'ai donc pas le droit de m'approprier cette ame rationnelle, sensitive ou végétale, qui est en moi comme partout ; et quoiqu'elle soit inséparable de mon être individuel, elle ne saurait être confondue avec lui. Quant au corps avec lequel cette ame est unie, j'en connais l'histoire : il est aussi variable dans sa composition que l'ame est immuable dans son essence. Au moyen de l'assimilation alimentaire et des fonctions sécrétoires, il se modifie perpétuellement et ne reste pas le même deux instants de suite. On peut calculer combien de temps il lui faut pour se renouveler complètement. De tous les éléments qui le constituaient il y a dix ans, il ne reste peut-être pas aujourd'hui un atome. D'autres nerfs, d'autres muscles, d'autres tissus, d'autres liquides, d'autres os ont remplacé ceux qui formaient alors mon organisme, et, dans quelques années, tous ces matériaux auront à leur tour cédé

la place à de nouveaux organes. Si mon individualité pouvait être dans mon corps, que deviendrait-elle à travers tous ces changements ? Il est évident qu'elle serait radicalement perdue ou plutôt qu'elle ne serait jamais parvenue à se saisir elle-même. Cependant il n'y a rien de plus certain pour moi que cette individualité. Rien ne peut ébranler la conviction que j'ai d'être aujourd'hui le même être que j'étais hier et le même que j'étais il y a dix, vingt, trente ans, aussi loin que ma mémoire peut s'étendre. Malgré les vicissitudes du sort et les alternatives de peine et de plaisir, malgré toutes les modifications que peut subir mon corps, malgré les tortures et les mutilations qu'on pourrait lui infliger, j'ai conscience de quelque chose qui persiste, qui m'appartient en propre, qui reste intact et à l'abri de toutes les variations. Ce quelque chose, qui est véritablement moi, est engendré par l'union de l'ame et du corps : c'est l'esprit, qui a une existence indépendante et qui peut survivre à cet accouplement passager.

L'esprit n'est donc pas simplement une fonction ; il est l'être lui-même. Il est la réalité positive, l'individualité vivante. C'est un organisme perfectionné, contenu dans la forme extérieure, comme dans une matrice, et qui s'assimile l'essence de la matière élaborée par le corps. La vie terrestre est la gestation de cet organisme; la mort est sa naissance. La conscience qu'il a de lui-même est la garantie de son immortalité. Quoique composé de parties, il est indestructible et indissoluble, parce que sa force est la résultante de toutes les forces de l'univers, et que, supérieure à toutes, elle ne peut être vaincue par aucune. Voilà ce que les hommes ont confusément aperçu dans tous les temps, et c'est ce qui les a rendus capables de braver les terreurs de la mort. Nos sens grossiers ne nous permettent pas de constater actuellement cette existence éthérée qui doit être notre partage ; mais nul témoignage sensuel n'équivaudrait à la claire démonstration que la conscience nous donne du maintien de l'individualité à travers toutes les transformations et toutes les péripéties de la vie matérielle.

Il importe à l'esprit humain d'explorer ce monde nouveau, au seuil duquel nous sommes arrivés ; il lui importe d'en prendre possession au nom de la science. Jusqu'à ce jour, cette région de l'invisible est restée au pouvoir de la théocratie, qui l'a peuplée de fantômes et qui, des hauteurs où elle s'est fortifiée, domine encore les crédules multitudes. Après l'avoir chassée du monde matériel par l'astronomie, la physique, la chimie, la géologie, il faut maintenant la déloger du monde spirituel par l'induction rationaliste....

MESMÉRISME ET SPIRITUALISME.

Mr. Allen Putnam, dans la brochure que nous avons annoncée le mois dernier, a eu pour but de montrer que les phénomènes étranges que l'on a observés dans tous les temps et que la science faite n'a pas expliqués, ont tous été produits en exécution de certaines lois générales de la nature, et il pense que les faits déjà si nombreux de mesmérisme et de spiritualisme doivent conduire à l'explication de ceux que l'on a qualifiés de miracles ou qui ont été désignés sous le nom de sorcellerie.

Cet écrivain partage donc les idées que nous exprimâmes au début de notre publication; et comme il s'appuie d'ailleurs sur des faits dont il a été témoin, nous allons traduire ici quelques passages de sa brochure ou en faire un résumé pour ceux de nos lecteurs qui ne comprennent pas l'anglais.

Mesmérisme, Spiritualisme, Sorcellerie, Miracles : toutes ces choses appartiennent à la même famille, elles ont une source commune, elles sont des effets d'une même loi. Ces merveilles sont produites par des *esprits d'hommes.* Lorsque ces esprits sont emprisonnés dans la chair, leurs opérations reçoivent le nom de mesmérisme ; et quand ils sont dégagés du corps, nous donnons à la chose le nom de spiritualisme. Les morts magnétisent ainsi que les vivants, et ceci une fois admis, on entrevoit une loi universelle qui n'avait pas encore été reconnue.

Il serait facile de construire une longue échelle au moyen de laquelle on monterait insensiblement des formes les plus simples du mesmérisme jusqu'aux phases les plus élevées du spiritualisme. Je me bornerai à sept degrés seulement ; l'intervalle que je vais laisser entre eux pourra être grand, mais je ne crois pas utile d'entrer dans plus de détails.

1er. Pas. — En montant l'échelle, à partir de l'état normal de l'homme, le premier degré est celui où le magnétiseur contrôle les membres seulement, non l'esprit, du sujet de l'opération. (L'auteur cite une femme qui, pour avoir repoussé les propositions de mariage que lui avait faites un homme méchant, se vit tourmentée par la volonté tacite de celui-ci.) Cet homme allait de bonne heure à l'église ; là, retiré dans son banc, il attendait que sa victime arrivât, et alors il l'arrêtait dans sa marche, au milieu de l'allée, et la rendait ainsi ridicule aux yeux de certaines gens. Si, par hasard, vous pensez que Dieu ne devrait pas permettre aux mauvais

esprits de venir ennuyer et tracasser les mortels, que voudriez-vous qu'il eût fait à ce méchant homme ? Quoi que vous pensiez de l'affaire, Dieu n'empêcha pas cet individu de donner cours à une loi naturelle, pour satisfaire un coupable dessein. La femme vint à Boston pour demander conseil, et un homme de bien, en la magnétisant, rendit désormais sans effet la malice du persécuteur. Ainsi, les mauvais esprits aussi bien que les bons, lorsqu'ils sont encore dans la chair, peuvent invoquer les mêmes lois et faire usage des mêmes forces naturelles, les uns pour nuire, les autres pour servir. L'homme méchant avait émis une puissance spirituelle qui empêchait la locomotion de la victime ; l'homme de bien émit pareillement une puissance spirituelle qui détruisit l'effet de la première et prévint de nouveaux abus. L'action, dans les deux cas, eut lieu conformément à une loi naturelle qui fait que certains hommes ont le pouvoir de soumettre à leur volonté l'organisme de certaines autres personnes.

2d. Pas. — Outre la soumission physique dont il vient d'être parlé, la conscience et la sensibilité paraissent endormies chez le sujet. (L'auteur cite un de ces cas où l'on peut enfoncer impunément des épingles dans les chairs, et même faire des opérations chirurgicales.)

3e. Pas. — Le sujet se trouve dans l'état de *trance :* il voit, les yeux fermés ; pour lui rien n'est opaque ; il pénètre dans les corps malades et en décrit les affections actuelles.

4e. Pas. — La *clairvoyance* s'étend à des époques plus ou moins reculées.

5e. Pas. — Le sujet voit non-seulement les personnes absentes, mais il voit et entend les esprits. Ici, le mesmérisme commence à devenir spiritualisme.

6e. Pas. — L'état de *trance* est produit sans l'aide d'aucun mortel : le sujet semble y entrer de lui-même, et il cause familièrement avec les esprits.

7e. Pas. — L'état de *trance* n'existe plus : on n'observe rien d'anormal chez le sujet, ni dans son corps ni dans son esprit.

J'allai chez une dame médium, que je n'avais jamais vue auparavant et qui me dit ne pas me connaître non plus ; je le crus, parce qu'elle venait d'arriver à Boston et que ceci avait lieu plusieurs mois avant qu'on ne sût que je me livrais à des recherches sur la question du spiritualisme. Je ne dis point mon nom ; je m'assis contre une table et demandai une séance. Le médium y consentit, mais elle ne s'approcha point de la table sur laquelle reposait mon bras droit ; elle

était assise vers ma gauche, à une distance de cinq ou six pieds. Je lui demandai si elle ne viendrait pas à la table; elle me répondit qu'elle pouvait tout aussi bien se tenir dans n'importe quelle partie de la salle. Elle resta donc dans sa berceuse et nous continuâmes à causer.

De petits *coups* se firent bientôt entendre sur la table, près de mon bras. Je demandai : Est-ce un ami ? — Les coups répondirent affirmativement. — Un parent ? — "Oui." — Voulez-vous indiquer le degré de parenté ? — "Oui," et il fut épelé *fille*. Cela me surprit, car je ne savais pas avoir perdu de fille. Cependant, sans faire soupçonner qu'il devait y avoir une méprise, je continuai : Ma fille, voulez-vous me dire votre nom ? — "Oui," et il fut épelé *Louisa Putnam*. Je fus étonné au nom de Putnam, car je n'avais donné aucun nom, et je ne pouvais pas comprendre comment le médium aurait su qui j'étais. Cette dame m'assura de nouveau qu'elle ne me connaissait point, et elle me parut sincère. Quant au prénom *Louisa*, il ne me rappelait aucune amie que j'eusse perdue. Je poursuivis : Quel était le nom de votre mère ? — "Hannah." — Ma fille, voulez-vous me dire depuis quand vous êtes dans le monde invisible ? — "Je ne sais pas, mais je vais tâcher de le savoir." Après un silence de deux ou trois minutes, trois coups se firent entendre, beaucoup plus forts que les premiers. Je demandai : Etes-vous venu sur l'invitation de l'esprit qui est parti tout à l'heure ? — "Oui." — Qu'avez-vous à me dire ? — "Je suis venue pour vous faire savoir que votre fille, que vous n'avez jamais connue.... vient souvent auprès de vous, en compagnie d'autres anges.... HANNAH D. P."

Celle-ci était ma seconde femme, et elle aurait été mère en trois ou quatre mois, si elle avait continué à vivre. Néanmoins je ne pensais pas avoir perdu de fille, et pourtant j'en ai trouvé une ; je l'ai trouvée d'une manière étrange, et j'en suis bien heureux. Le sexe de l'enfant semblait avoir été enseveli dans la tombe ; nous n'avions jamais pensé à choisir un nom pour l'enfant, et je n'avais aucune idée arrêtée que, morte avant de naître, elle eût passé au séjour des immortels. Mais voici qu'au moyen d'émanations d'un médium, elle a pu arriver jusqu'à mon oreille, se donner un nom, dire celui de sa mère et faire venir celle-ci pour confirmer ce qu'elle-même venait de dire !....

Que d'éloquence et d'instruction dans ces petits coups ! Il n'y eut pas de vision, dans ce cas : aucune forme ne fut aperçue, aucune parole ne fut entendue ; mais seulement

quelques légers bruits près de mon coude, alors qu'il n'y avait dans la salle personne autre que le médium et moi, et que celle-là était tranquillement assise loin de la table, aucune influence étrangère ne contrôlant ses organes physiques ni ses facultés mentales. Dans le mesmérisme, c'est un sujet animé qui ressent les effets ; mais ici, on les constatait sur la matière inerte.

Nous voici arrivés aux manifestations physiques.

C'ÉTAIT POURTANT BIEN SIMPLE.

On ferait un volumineux recueil avec certaines classes de phénomènes dont on n'a pas reconnu la cause, mais dont il est facile aujourd'hui de se rendre compte. Nous allons reproduire ce qui a été dit de plus essentiel touchant un fait très-curieux, observé à Palerme par un médecin qui le rendit public en 1853, alors que le spiritualisme était encore peu répandu. Il s'agit d'une fille hystérique et " somnambule." Le *Journal du magnétisme* en a parlé, dans son numéro du 25 septembre 1856 ; transcrivons-en un passage, et mettons en *italique* certaines expressions qu'il y a lieu de bien remarquer et même quelquefois de prendre dans un autre sens :

" . . . . Puis elle se servit des caractères grecs pour écrire des mots italiens (toujours à rebours). L'auteur observe qu'elle n'avait jamais étudié le grec, mais qu'une fois, pendant son somnambulisme, on lui avait présenté un alphabet grec, sur lequel elle n'avait eu le temps que de jeter un rapide coup d'œil. — Ce jour-là, *elle se crut Grecque, née à Athènes ;* sa physionomie et son langage exprimèrent des sentiments mâles et patriotiques ; *elle* brandissait avec colère un éventail en guise de poignard, et *elle* parlait sans cesse d'immoler un ennemi : elle était comme transfigurée.

Elle déclara qu'*elle* pourrait parler toute espèce de langues ; que si elle avait un piano à sa disposition, *elle* exécuterait toute espèce de musique. Elle écrivit que ce jour-là *elle* parlerait et écrirait en grec, le lendemain en français, et le surlendemain en anglais. Effectivement, ce jour-là *elle ne parla ni ne comprit l'italien ;* elle parlait avec tant de volubilité, qu'on ne pouvait parvenir à la comprendre ; il sembla aux personnes qui l'écoutaient qu'elle parlait grec, et l'on ne réussissait à lui faire comprendre quelques mots d'italien qu'en en épelant les lettres une à une et en se servant des dénominations grecques.

était assise vers ma gauche, à une distance de cinq ou six pieds. Je lui demandai si elle ne viendrait pas à la table ; elle me répondit qu'elle pouvait tout aussi bien se tenir dans n'importe quelle partie de la salle. Elle resta donc dans sa berceuse et nous continuâmes à causer.

De petits *coups* se firent bientôt entendre sur la table, près de mon bras. Je demandai : Est-ce un ami ? — Les coups répondirent affirmativement. — Un parent ? — "Oui." — Voulez-vous indiquer le degré de parenté ? — "Oui," et il fut épelé *fille*. Cela me surprit, car je ne savais pas avoir perdu de fille. Cependant, sans faire soupçonner qu'il devait y avoir une méprise, je continuai : Ma fille, voulez-vous me dire votre nom ? — "Oui," et il fut épelé *Louisa Putnam*. Je fus étonné au nom de Putnam, car je n'avais donné aucun nom, et je ne pouvais pas comprendre comment le médium aurait su qui j'étais. Cette dame m'assura de nouveau qu'elle ne me connaissait point, et elle me parut sincère. Quant au prénom *Louisa*, il ne me rappelait aucune amie que j'eusse perdue. Je poursuivis : Quel était le nom de votre mère ? — "Hannah." — Ma fille, voulez-vous me dire depuis quand vous êtes dans le monde invisible ? — "Je ne sais pas, mais je vais tâcher de le savoir." Après un silence de deux ou trois minutes, trois coups se firent entendre, beaucoup plus forts que les premiers. Je demandai : Etes-vous venu sur l'invitation de l'esprit qui est parti tout à l'heure ? — "Oui." — Qu'avez-vous à me dire ? — "Je suis venue pour vous faire savoir que votre fille, que vous n'avez jamais connue .... vient souvent auprès de vous, en compagnie d'autres anges .... HANNAH D. P."

Celle-ci était ma seconde femme, et elle aurait été mère en trois ou quatre mois, si elle avait continué à vivre. Néanmoins je ne pensais pas avoir perdu de fille, et pourtant j'en ai trouvé une ; je l'ai trouvée d'une manière étrange, et j'en suis bien heureux. Le sexe de l'enfant semblait avoir été enseveli dans la tombe ; nous n'avions jamais pensé à choisir un nom pour l'enfant, et je n'avais aucune idée arrêtée que, morte avant de naître, elle eût passé au séjour des immortels. Mais voici qu'au moyen d'émanations d'un médium, elle a pu arriver jusqu'à mon oreille, se donner un nom, dire celui de sa mère et faire venir celle-ci pour confirmer ce qu'elle-même venait de dire ! ....

Que d'éloquence et d'instruction dans ces petits coups ! Il n'y eut pas de vision, dans ce cas : aucune forme ne fut aperçue, aucune parole ne fut entendue ; mais seulement

quelques légers bruits près de mon coude, alors qu'il n'y avait dans la salle personne autre que le médium et moi, et que celle-là était tranquillement assise loin de la table, aucune influence étrangère ne contrôlant ses organes physiques ni ses facultés mentales. Dans le mesmérisme, c'est un sujet animé qui ressent les effets ; mais ici, on les constatait sur la matière inerte.

Nous voici arrivés aux manifestations physiques.

C'ÉTAIT POURTANT BIEN SIMPLE.

On ferait un volumineux recueil avec certaines classes de phénomènes dont on n'a pas reconnu la cause, mais dont il est facile aujourd'hui de se rendre compte. Nous allons reproduire ce qui a été dit de plus essentiel touchant un fait très-curieux, observé à Palerme par un médecin qui le rendit public en 1853, alors que le spiritualisme était encore peu répandu. Il s'agit d'une fille hystérique et " somnambule." Le *Journal du magnétisme* en a parlé, dans son numéro du 25 septembre 1856 ; transcrivons-en un passage, et mettons en *italique* certaines expressions qu'il y a lieu de bien remarquer et même quelquefois de prendre dans un autre sens :

" .... Puis elle se servit des caractères grecs pour écrire des mots italiens (toujours à rebours). L'auteur observe qu'elle n'avait jamais étudié le grec, mais qu'une fois, pendant son somnambulisme, on lui avait présenté un alphabet grec, sur lequel elle n'avait eu le temps que de jeter un rapide coup d'œil. — Ce jour-là, *elle se crut Grecque, née à Athènes ;* sa physionomie et son langage exprimèrent des sentiments mâles et patriotiques ; *elle* brandissait avec colère un éventail en guise de poignard, et *elle* parlait sans cesse d'immoler un ennemi : elle était comme transfigurée.

Elle déclara qu'*elle* pourrait parler toute espèce de langues ; que si elle avait un piano à sa disposition, *elle* exécuterait toute espèce de musique. Elle écrivit que ce jour-là *elle* parlerait et écrirait en grec, le lendemain en français, et le surlendemain en anglais. Effectivement, ce jour-là *elle ne parla ni ne comprit l'italien ;* elle parlait avec tant de volubilité, qu'on ne pouvait parvenir à la comprendre ; il sembla aux personnes qui l'écoutaient qu'elle parlait grec, et l'on ne réussissait à lui faire comprendre quelques mots d'italien qu'en en épelant les lettres une à une et en se servant des dénominations grecques.

Le lendemain, *elle* ne comprenait ni le grec, ni l'italien, mais seulement le français. Sa physionomie était gaie, enjouée, spirituelle.... On lui présenta une grammaire italienne-française, elle en lisait les mots français ; mais, montrant les mots italiens, *elle* déclara ne pas les comprendre et ne pouvoir les prononcer. Interrogée sur ce qui s'était passé la veille, *elle* dit n'en avoir aucun souvenir, et *n'avoir jamais appris ni parlé d'autre langue que le français. Elle dit être Parisienne*, et comme on lui parla en français, *elle* se moqua de ses interlocuteurs, disant que c'étaient des provinciaux qui avaient un mauvais accent.

On attendait avec anxiété ce qui allait se passer le surlendemain, car elle avait bien appris le français, mais elle ne connaissait pas un mot d'anglais, et personne, dans sa famille ni dans son entourage, ne savait cette langue. On craignait donc qu'elle ne parlât sans être comprise, comme il était arrivé du grec, et on voulut vérifier sa prédiction quant à l'anglais, en faisant venir auprès d'elle des personnes possédant bien cette langue.

En conséquence, on appela deux Anglais et six autres personnes possédant à fond la langue anglaise, tous gens fort instruits et fort recommandables. Dès que la malade *s'éveilla*, on lui parla en italien et en français : *elle* demeura stupéfaite comme un individu qui *ne comprend rien*. Puis, s'exprimant dans l'anglais le plus pur, *elle* manifesta son étonnement de ce qu'on n'eût pas encore servi le thé. Un des Anglais présents se mit à causer avec elle ; *elle* soutint parfaitement la conversation. Priée d'écrire quelque chose, *elle* écrivit le quantième du mois en ces termes *Fifteenth september* (15 septembre). *Elle dit être de Londres* ; elle avait l'air grave, les mouvements dédaigneux, et elle fit le simulacre de boxer à la manière anglaise. Le soir, elle passa en revue les personnes avec lesquelles elle s'était entretenue, *apprécia la manière plus ou moins correcte* dont elles s'étaient servies de la langue anglaise, et signala les deux Anglais de naissance comme l'ayant parlée avec le plus de perfection.

Le jour suivant, elle se remit à parler italien, mais ce fut en pur toscan, et non dans le dialecte sicilien qui était sa langue maternelle ; *elle dit être de Sienne*, fit une description exacte du pays de Sienne, des chefs-d'œuvre des arts qui s'y trouvent. La différence entre ces deux idiomes est telle que les personnes présentes, habituées au sicilien, avaient parfois beaucoup de peine à la comprendre et étaient même obligées de recourir à un dictionnaire.

Il lui arriva plusieurs fois d'écrire en se servant de caractères qui *parurent* n'appartenir à aucun alphabet connu, mais qu'elle choisissait *arbitrairement* pour remplacer ceux de la langue usuelle ; *elle* en donna quelquefois la clé ; d'autres fois elle ne les expliqua pas, et l'on ne put les déchiffrer. L'auteur en donne un fac-simile : ce sont des signes assez compliqués, et *l'on ne conçoit pas* quel motif a pu porter *la malade* à se créer ainsi *gratuitement* des difficultés. Ce qu'il y a de merveilleux dans cet épisode, c'est que, *sans aucun apprentissage, elle* ait ainsi employé des signes bizarres qu'elle traçait *avec une extrême rapidité*, malgré l'énorme obstacle qu'un tel mode d'écriture devait apporter à l'expression de la pensée.

Le curé de la paroisse, informé de ces faits extraordinaires, persuadé, d'après les règles canoniques, que *parler des langues non apprises et prédire exactement les circonstances futures de la maladie étaient des signes certains de la possession démoniaque*, jugea qu'il y avait lieu de procéder à l'exorcisme. Les parents se soumirent de bonne grâce à sa demande, et, en conséquence, le prêtre, revêtu de ses ornements sacerdotaux, procéda, avec toute la solennité du rituel, aux cérémonies prescrites par l'Eglise pour chasser le diable, et ordonna avec véhémence au malin esprit de dire qui il était et de sortir du corps de la malade. Il réitéra plusieurs fois ces conjurations ; mais ces tentatives n'amenèrent aucun résultat, aucune modification dans l'état de la malade qui écrivit, *dans son état de crise*, que le diable n'était pour rien dans les souffrances qu'elle éprouvait, ni dans les facultés singulières dont elle jouissait. L'auteur, tout en professant un grand respect pour l'autorité de l'Eglise, discute fort judicieusement ses prétentions et prouve que, si étrange, si inexplicable que soit un fait, ce n'est pas une raison pour le déclarer surnaturel ou pour l'attribuer à l'action des démons...."

Non, sans doute, ce n'est pas une raison suffisante, et il faut chercher la véritable, quelle qu'elle soit ; mais la science officielle a horreur du "surnaturel," et elle applique souvent mal à propos le mot *hallucination*. Dans le cas cité, une voie bien simple était indiquée : c'était, quand la malade se crut Grecque, ensuite Parisienne, puis de Londres, etc., de lui demander *son* nom. Indubitablement on en aurait recueilli plusieurs ; et alors, prenant des informations aux lieux désignés, on aurait reconnu que diverses personnes, autrefois de

ce monde, avaient successivement fait usage des organes de la malade.

Quant à l'Eglise, elle serait dans le vrai sur ce point, si elle avait laissé au mot *démon* sa signification étymologique: ESPRIT, *bon ou mauvais*.

MANIFESTATIONS DIVERSES.

Nous traduisons du *Spiritual Age :*

Il y a quelques soirs, j'étais en visite chez un ami lorsqu'on proposa de faire une séance pour tâcher d'obtenir des manifestations spirituelles, attendu qu'une jeune dame présente n'avait jamais rien vu de ces choses. Nous nous assîmes (au nombre de quatre) autour d'une table, à la manière ordinaire. Quelques minutes après, la table fut mise en mouvement par une force en dehors de nous. Alors, au moyen de l'alphabet, nous obtînmes d'abord un nom que l'on nous disait être celui du père de la dame étrangère, et celle-ci aurait pu seule nous apprendre si cela était vrai. Les mouvements de la table signalèrent ensuite l'âge de cet homme, la maladie dont il était mort, et plusieurs autres choses. Je demandai à l'esprit de nous dire aussi quelles avaient été ses occupations ; il fut épelé "masquez la lampe." Celle-ci fut cachée dans un coin de la chambre, et nous restâmes dans l'ombre. Il y eut un silence d'environ deux minutes ; puis, nous entendîmes, sous la table, des coups tels que ceux d'un marteau qui frapperait sur l'enclume, et des étincelles semblables à celles qui s'échappent du fer rouge que l'on bat, jaillirent tout autour jusqu'à la distance d'environ quatre pieds. La jeune dame fit un bond sur sa chaise, et déclara que cette manifestation devait être certainement l'œuvre de son père. J. P. B.

Alton, N. H., 10 décembre 1857.

Nous traduisons de l'*Age of Progress :*

Mr. ALBRO. — Si vous le trouvez bon, vous pouvez publier ce qui suit, en donnant l'assurance que le billet ci-après que j'avais adressé à mon frère, dans le monde invisible, et envoyé au médium, Mr. J. B. Conklin, m'a été rendu cacheté, n'ayant pas été ouvert, et que cependant on y a répondu, comme vous allez le voir plus loin :

"Cher frère et chère sœur. — Laissez-moi vous adresser, à

vous qui êtes dans l'autre monde, ces lignes au sujet de certains articles que Louis et Louisa ont perdus ; et, si cela vous est permis, dites-nous ce que ces objets sont devenus et si on pourra les retrouver. Vous savez combien Louisa est affectée de cette perte ; donnez-lui donc, si vous le pouvez, des informations qui tendent à la satisfaire. Tâchez de me donner aussi quelque bon avis pour moi-même.

HORACE BUTTERFIELD."

Louis et Louisa sont les gendre et fille des frère et belle-sœur défunts auxquels j'avais adressé le billet que je viens de transcrire ; les objets auxquels j'ai fait allusion avaient été embarqués dans le Wisconsin pour chez nous, mais ils ne sont point arrivés à leur destination.

Voici la réponse :

"Horace, mon frère, dites à Louis et à Louisa de ne plus se tracasser pour les articles qu'ils ont perdus ; il est probable qu'ils ne les retrouveront jamais, et cela est de peu d'importance, quoiqu'ils pensent différemment. Et vous, mon frère, malade comme vous êtes, pensez aux jours plus heureux que l'avenir vous réserve dans une autre vie. Cherchez la vérité, et conformez-vous y le mieux que vous le pourrez. Lorsque vous laisserez votre dépouille mortelle, le mal physique vous quittera, et votre esprit sera heureux dans la société de ceux qui ont progressé au-delà de la vie terrestre.

Votre frère, OLIVER."

Je dois ajouter, pour compléter l'explication, qu'atteint d'une affection grave, je garde la maison depuis cinq ans et n'ai guère espoir de guérir.

HORACE BUTTERFIELD.

Cuba, Alleghany Co., N. Y., 14 février 1858.

VISION. — Un correspondant du *Spiritual Age*, après avoir dit que, lors d'un voyage qu'il avait fait à Boston, il s'était présenté chez une dame médium qui ne le connaissait point et lui avait demandé une séance, s'exprime ainsi : En cinq minutes environ, la dame s'endormit, à ce que je crus, mais elle se mit bientôt à parler, et elle dit : "Je vois un esprit, c'est une dame, elle me paraît âgée d'à peu près trente ans ; elle semble tenir à vous de bien près : ce doit être une parente ou une amie intime. Ah ! je vois à présent : c'est votre femme ; elle dit qu'elle veut vous parler." Je demandai

alors : Dit-elle qu'elle est ma femme ? — "Oui." Je fis d'autres questions, et le médium donna une description parfaitement correcte, quant à la taille, la complexion, la couleur des cheveux, des yeux, etc., de ma femme, morte depuis vingt-deux ans. Je demeurai convaincu que le médium voyait mon ancienne compagne ou lisait dans ma pensée, car je n'aurais pu faire moi-même une description plus exacte.

Le médium s'éveilla, du moins cela me parut ainsi, mais elle retomba aussitôt dans l'état anormal, et dit : "Je vois l'esprit d'une vieille dame qui paraît être une de vos amies, et même de très-près ; je crois que c'est votre mère." — Voulez-vous me la dépeindre ? — "Elle est d'une taille moyenne, et elle est très-maigre, à tel point qu'elle fait presque peur ; ses mains sont crochues : on dirait que ses poignets sont rompus."

Cela ne ressemblait point à ma mère, ni a aucune autre personne qui me vînt à la pensée ; aussi dis-je au médium qu'elle se trompait lorsqu'elle annonçait que ce devait être ma mère. Mais le médium revint à l'état normal. Je répétai que l'esprit qu'elle venait de décrire n'était point ma mère, et le médium répliqua : "Je vais voir encore." Le résultat ne fut pas meilleur, et j'assurai de nouveau que ce n'était point ma mère ; mais le médium insista : "Ce doit être elle, car elle étend ses mains au-dessus de votre tête et vous appelle fils." — Cela m'est égal, répliquai-je ; il y a erreur.

J'avoue que ma foi dans le spiritualisme, un peu fortifiée par la description très-correcte que le médium avait d'abord faite de ma femme, reçut en second lieu une forte atteinte. Cependant il y avait une chose dont je ne pouvais me rendre compte : c'est que, si le médium avait puisé dans ma pensée le portrait si exact qu'elle avait fait de ma femme, pourquoi n'y lisait-elle pas aussi bien à l'égard de ma mère ? Cela provenait-il de ce que l'impression qu'y avait laissée la première était plus profonde ? Quoi qu'il en soit, la foi que j'avais eue d'abord au spiritualisme était alors bien ébranlée.

De retour chez moi, le lendemain, jugez de ma surprise, lorsqu'un de mes employés me dit : "Votre belle-mère, de B—, est morte ; les funérailles ont lieu aujourd'hui à une heure." Je n'avais pas même su qu'elle fût malade ; on m'avait appris seulement qu'elle était indisposée, mais que cela n'était pas sérieux. Cette nouvelle fut pour moi comme un trait de lumière : voilà l'esprit qui m'avait parlé, le soir précédent, par l'intermédiaire de Mme. Peabody ; et il est certain que l'idée ne m'en était pas venue un instant pendant la sé-

ance. J'appris ensuite, des personnes de ma famille, à leur retour de l'enterrement, que la description que le médium m'avait faite de la défunte, était parfaitement exacte.....

T. G. Russell.

Andover, Mass., 27 janvier 1858.

CORRESPONDANCE.

Angers, 2 février 1858.

..... Maintenant je vais vous donner quelques faits de nature à amener de force la foi dans la présence et l'action des esprits :

Deux messieurs sont venus me voir le 9 janvier ; ils parlaient de la difficulté de croire à la présence, dans nos domiciles, d'êtres invisibles pouvant nous voir, nous entendre et agir. Tout à coup, un esprit de nos amis à tous trois, mort le 2 mars dernier, s'est chargé de leur donner la preuve de ce qui faisait l'objet de leur doute. Le collier de mon petit chien, garni de grelots très-sonores, était accroché à un des porte-montres de la cheminée. Eh bien, sous leurs yeux, il a été *secoué vigoureusement*, et leurs oreilles se sont remplies des sons peu harmonieux, mais au moins très-bruyants de ces modestes instruments. Je ne dirai pas que ces messieurs n'avaient plus de voix pour exprimer leur surprise, car ils l'ont marquée par des accents très-prononcés, ce témoignage ayant été offert pendant six secondes. Incrédules ils étaient venus, spiritualistes ils sont partis.

C'est ce même esprit qui, le jour de son inhumation, au retour du cimetière, en présence de toutes les personnes réunies dans le salon, fit *battre avec force* la pelle et les pincettes. Je dis : c'est Mr. Tax... qui vient faire sa visite d'adieu, et peu après il le confirma par écrit, sous une corbeille magnétisée par la chaîne.

Le dernier frère qui me reste était allé dernièrement à Dijon, pour régler la succession de mon frère aîné. En son absence, ses filles, demeurant dans trois villes différentes, se réunirent auprès de leur mère, et imaginèrent d'essayer à magnétiser une petite corbeille, suivant mes instructions transmises, et ce qu'elles n'avaient encore jamais fait. La corbeille marche, puis s'arrête. On la lève ; ô surprise ! mes

nièces lisent SALGUES. "Oh ! c'est mon oncle." Entre autres choses, elles ajoutent : "Avez-vous laissé de l'argent à votre mort ? — Oui, dix-mille francs en or. — Où donc ? — Dans mon secrétaire. — Mais on n'a rien trouvé ! — Enlevés. — Par qui donc ? — Une voleuse. — Savez-vous son nom ? — G......." Jugez de leur étonnement quand le père, de retour, connaissant très-bien la personne, a pu leur dire qui elle était..... SALGUES.

Nouvelle-Orléans, 15 mars 1858.

.... Je lis avec beaucoup d'intérêt chaque numéro de votre *Spiritualiste*. Les manifestations que vous décrivez ne me trouvent pas incrédule, car je suis fervent adepte du magnétisme, auquel j'ai été rallié par des faits concluants, dans des expériences personnelles, et surtout par l'utilité de leur résultat.

Vos manifestations spirituelles ne m'étonnent donc pas ; mais, jusqu'à présent, j'y ai vainement cherché un but d'utilité pratique. Aussi, je vous avoue franchement qu'elles cesseraient de m'attacher, si elles continuaient à tourner dans le même cercle. Qu'importe à l'humanité, vos tables tournantes ou dansantes, vos portes ouvertes ou fermées, vos pianos rendant des sons, vos esprits donnant des coups de bâton ou brisaut des meubles ? Il est temps d'abandonner ces expériences aux enfants ou à ceux qui ne voient qu'un sujet d'amusement ou de curiosité dans les manifestations spirituelles. Mais vous, Monsieur, vous devez utiliser, au profit de l'humanité, les inspirations des êtres bienfaisants qui ne sont plus, puisque vous pouvez communiquer avec eux.

Depuis trois quarts de siècle, le vieux monde semble deviner un avenir meilleur et s'agite pour l'atteindre ; les questions sociales se débattent sans s'éclaircir ; un nouvel ordre de choses est attendu avec impatience par les masses indigentes et même par les riches qui sentent la nécessité d'une réforme. Cette réforme, vers laquelle des aspirations indéfinies et même incomprises poussent toute la société, n'a pu encore être formulée par personne ; riches et pauvres, personne encore n'a pu trouver remède au mal. Serait-il incurable ? Telle n'est pas ma crainte, Monsieur, car j'espère dans le spiritualisme.

Des amis de l'humanité, des hommes distingués dans toutes les sciences, ont quitté ce monde depuis long-temps ; vous avez conversé avec plusieurs d'entre eux par l'entremise de

vos *médiums*, mais vos entretiens n'ont eu, ni la portée, ni le but que je leur aurais désiré. J'aurais voulu vous voir aborder ces grandes questions qui intéressent les masses et dont la solution est si vivement attendue. Si vous pouvez agiter ces questions, pourquoi ne le faites-vous pas ? Si vous ne le pouvez pas, laissez vos tables en repos et ne présentez pas le spiritualisme comme une religion ; je n'y aurais plus foi.

Les beaux conseils de Vincent de Paul ne renferment rien de plus que ses œuvres. Les articles signés La Rochefoucauld ne disent rien de plus que ses Maximes. Cette page signée *Jésus* est admirable de charité et de fraternité ; mais ce ne sont là que des conseils, et les bons livres qui en contiennent ne nous manquent pas, tandis que nul ouvrage dans le passé, quelque pieux ou zélé pour les pauvres que soit son auteur, ne trace une ligne qui nous guide vers cet ordre de choses attendu, vers cette Réforme indispensable.

C'est là, Monsieur, que doivent tendre vos efforts ; c'est ainsi du moins que je comprendrais ma mission, si comme vous je pouvais m'occuper spécialement de spiritualisme.

En terminant cette lettre, que vous trouverez peut-être déplacée, je vous prie de croire qu'elle n'est pas une critique, mais bien l'expression de mon vif désir de voir le spiritualisme contribuer au bien-être de la société.

Puisse-t-il en être ainsi ! Je l'espère, car si Dieu a permis les manifestations spirituelles, ce ne peut être que dans un but humanitaire.

Recevez, etc. P. Brugnot.

— Nous pensons que notre honorable correspondant cède trop aux élans de son bon cœur ; nous ne sommes relativement que quelques-uns prêts à nous porter en avant, mais nous nous éloignerions du but en nous séparant des traînards, qui sont encore les plus nombreux. Si les fréquentes répétitions deviennent fastidieuses pour le petit nombre, il faut considérer qu'elles sont nécessaires pour ces mêmes traînards qui, par indifférence ou préjugé, n'ont encore rien vu, rien lu. Amenons-les à écouter ; qu'ils viennent par curiosité ou autrement, cela n'importe guère, pourvu qu'ils viennent. Puis, quand ils seront convaincus et qu'ils mettront en pratique ce que le spiritualisme enseigne ; quand, en un mot, ils seront *reliés* ensemble par les mêmes aspirations, et c'est ainsi seulement que nous comprenons le mot *religion*, alors on n'aura pas de difficulté à s'entendre sur la *réforme sociale*, car elle découlera tout naturellement des réformes individuelles.

Au reste, si le *Spiritualiste*, pour diverses causes dont il est inutile de parler ici, ne fait pas tout le bien que nous voudrions, il aura du moins essayé d'apporter de bonne heure son humble pierre à l'édifice dont la construction est réservée à d'habiles ouvriers qui ne sont peut-être pas encore levés.

COMMUNICATIONS SPIRITUELLES.

(Les cinq articles qui vont suivre ont été écrits spontanément par les médiums, et n'ont aucun rapport, comme c'est l'ordinaire, avec ce qui faisait l'objet de notre conversation.)

Il y a long-temps, mes bons amis, que je n'ai eu le plaisir d'assister à votre cercle ; je viens donc aujourd'hui causer un peu avec vous et répondre à trois questions qui sont du plus haut intérêt, et qu'on s'adresse souvent sur terre :

1o. Un mari, quand il retrouve sa femme dans le monde invisible, est-il obligé de la reprendre, ou a-t-il le droit d'en choisir une autre, s'il n'a pas de sympathie pour la première; et la femme, de son côté, peut-elle prendre un autre époux, si le sien ne lui convient pas ?

2o. Comment fera celui qui s'est marié plusieurs fois, ou celle qui a eu plusieurs maris ?

3o. Ceux qui ont vécu dans le célibat persévèreront-ils dans le même état durant l'éternité ?

Je vois d'avance quelques individus un peu trop susceptibles s'effaroucher en lisant ceci et dire : Comment osez-vous aborder de semblables questions ! c'est presque une immoralité ! Je leur répondrai que peut-être eux-mêmes se les sont adressées plus d'une fois, et que tous les jours on se les adresse dans le monde. D'ailleurs pour peu qu'ils aient lu le Nouveau Testament, ils ont dû voir dans St. Matthieu que les Saducéens ayant demandé à Jésus auquel des sept frères appartiendrait *après la résurrection* la femme qui les aurait tous épousés l'un après l'autre, celui-ci leur répondit : "Après la résurrection les hommes ne prendront pas de femmes, ni les femmes de maris ; mais ils seront comme les anges de Dieu dans le ciel." Puisque les évangélistes n'ont pas craint de rapporter cet entretien, je pense que je puis bien aussi traiter le même sujet, et que les gens qui pourraient s'en formaliser sont peut-être ceux qui désirent le plus ardemment connaître la solution du problême.

Si l'on veut prendre au pied de la lettre les paroles de l'évangile, il est clair que les trois questions n'ont pas besoin de

commentaire, et sont pleinement résolues par la réponse de Jésus. Mais si nous voulons faire attention que celui-ci ne voulait parler que d'un mariage semblable à l'union terrestre, la question est bien différente, et change entièrement d'aspect. Or en disant qu'après la résurrection les hommes ne prendront point de femmes, ni les femmes de maris, Jésus n'a jamais prétendu affirmer que deux êtres qui étaient unis sur terre par l'affection la plus tendre ne le seraient plus dans l'autre vie, et s'il n'a pas parlé de l'union spirituelle, c'est que ceux à qui il s'adressait étaient trop matérialistes pour pouvoir le comprendre.

Ceux donc qui pourraient penser un seul instant que cette union de deux esprits, qui ont été créés l'un pour l'autre, ressemble à celle de deux mortels, qui souvent croient s'adorer, et s'aperçoivent au bout d'un certain temps qu'il n'y a entre eux aucune sympathie, ceux, dis-je, qui pourraient penser ainsi, sont complètement dans l'erreur.

L'union de deux esprits est fondée sur une estime réciproque et sur un amour pur, véritable émanation de la divinité : c'est l'alliance de deux cœurs qui se fondent en un seul ; de deux êtres qui ne font qu'un, qui ont la même volonté, les mêmes goûts, les mêmes inclinations, et entre lesquels règne toujours la plus parfaite harmonie. Ce principe une fois reconnu, il est évident que le mariage terrestre, quand il n'est pas bien assorti, est dissous de droit à la mort d'un des époux, et que chacun d'eux trouvera nécessairement tôt ou tard, dans le monde invisible, l'être sympathique auquel il doit être uni toute l'éternité.

Je pense que les deux dernières questions que j'ai posées au commencement de cette communication trouvent naturellement une réponse dans la solution de la première. En effet, puisque au bout d'un certain temps plus ou moins long les esprits doivent être unis par couple, il en résulte sans contredit qu'un homme ne peut avoir plusieurs femmes, ni une femme plusieurs maris, et qu'il n'y a pas de célibat dans le monde spirituel.

Quant à ces paroles de Jésus : "Les hommes seront comme les anges de Dieu dans le ciel," elles sont parfaitement conformes à la vérité, puisque ces anges, avant d'être des esprits purs, ont été incarnés comme les autres hommes.

X.

La crainte de la mort est pour la plupart des hommes une véritable calamité : il y en a peu qui envisagent avec calme

ce moment suprême et qui ne le voient arriver avec une effroyable terreur ! Tous, ou presque tous, voudraient ne pas mourir, et feraient volontiers les plus grands sacrifices pour prolonger leurs jours. Interrogez ce riche, couché sur son lit de douleur, et qui voit que tout va finir pour lui; croyez-vous qu'il hésiterait un seul instant à racheter sa vie par l'abandon de toute sa fortune ? Demandez à ce pauvre, dont le séjour dans le monde terrestre n'a été qu'un long tissu de malheurs, un mélange de souffrances et de privations ; pensez-vous qu'il ne consentirait pas bien vite à conserver sa triste existence plutôt que de quitter la terre ? Proposez le bonnet vert et la chaîne du forçat au lieu de l'échafaud à cet homme condamné à mort, et vous le verrez aussitôt remercier Dieu et accepter avec joie ce qu'il considérera comme un immense bienfait, comme une faveur du ciel !

Pourquoi donc en est-il presque toujours ainsi ? pourquoi tant redouter ce dernier instant, puisqu'il n'est que le passage d'une vie misérable à une autre plus heureuse ? pourquoi craindre d'abandonner cette enveloppe grossière pour en revêtir une plus belle, une plus éclatante ? C'est que les uns, étant matérialistes, ne peuvent penser sans effroi qu'après avoir occupé dans la société un rang plus ou moins élevé, ils vont rentrer dans le néant, et que bientôt il ne restera rien d'eux, pas même le souvenir. C'est que d'autres, dont la conscience n'est pas toujours très-pure, sont tourmentés par la crainte de l'enfer, et se voient d'avance livrés aux supplices éternels. Enfin, c'est que la plupart des mortels, nous ne craignons pas de le dire, n'étant convaincus de rien, d'une manière positive, mais ne niant rien, d'une manière absolue, vivent dans la plus complète apathie pour tout ce qui concerne l'avenir, et arrivés au moment critique, craignent de perdre la vie, parce que, disent-ils, ils sont sûrs de ce qu'ils ont, et non de ce qu'on leur promet.

Il est vrai qu'on entend souvent des gens qui disent : Moi, je n'ai pas peur de mourir ; ce que je crains, c'est cette agonie des derniers instants, et pas autre chose. — Si ceux-là pensent vraiment ce qu'ils disent, nous leur dirons à notre tour : Eh quoi ! vous craignez d'acheter une vie éternellement heureuse au prix de quelques moments de souffrance ! Lorsqu'une dent gâtée vous fait mal, ne la faites-vous pas arracher pour éviter de souffrir plus longtemps et l'empêcher de gâter les autres ? Lorsqu'un membre est gangréné, ne le coupe-t-on pas pour sauver le reste du corps ? Ainsi Dieu, ce grand médecin de l'humanité, retire l'homme du monde

terrestre, quand il veut le rendre plus heureux ; quand cet homme pourrait corrompre ses semblables ou être corrompu par leur exemple ; en un mot, lorsqu'il a terminé la mission à laquelle il était destiné.

Le seul homme qui envisage la mort sans frayeur est celui qui a toujours vécu honnêtement ; qui s'est rendu utile à la société par son travail et s'en est fait estimer par ses vertus ; celui qui laisse après lui une réputation sans tache, et à ses enfants, un nom dont ils n'aient point à rougir ; celui enfin qui a toujours mis sa confiance en Dieu, et n'a jamais douté qu'il serait plus heureux dans la nouvelle vie qu'il ne l'a été sur terre.

A ce portrait vous devez reconnaître le juste, le vrai chrétien, le véritable spiritualiste. Nous pensons, en effet, que celui-là non-seulement voit arriver sa dernière heure sans effroi, mais même avec joie, convaincu, comme il l'est, qu'après avoir dignement rempli sa mission sur terre, il va se réunir aux êtres qu'il chérit, et que du haut des cieux il pourra veiller encore sur ceux qu'il quitte pour quelque temps, jusqu'à ce que ceux-ci viennent à leur tour se joindre à lui afin de ne plus s'en séparer pendant l'éternité.

LE PÈRE ELISÉE.

(Ce célèbre prédicateur mourut en 1783 ; son nom ne s'était jamais offert à nos séances, et il n'avait été prononcé par aucun de nous)

Nous entendons tous les jours les orthodoxes dire à ceux qui leur parlent de spiritualisme : Vous êtes dans une mauvaise voie, vous marchez sur un terrain glissant, vous courez à votre perte ; mais vous reconnaîtrez un jour votre erreur, car tôt ou tard il arrive un certain moment où les plus incrédules, les plus endurcis se rattachent à la religion, et ne veulent pas mourir sans avoir reçu les sacrements de l'Eglise. — Ils citent même à l'appui de leur assertion plusieurs exemples de *grands pécheurs* qui, après avoir pendant longtemps *scandalisé le monde par leur impiété et leurs écrits abominables*, ont demandé un confesseur à l'article de la mort. Si cela est vrai ou faux, c'est ce qui n'a pas encore été prouvé jusqu'ici ; nous pourrions bien lever le voile qui couvre ce mystère, mais comme nous sommes partie intéressée, on ne voudrait pas nous croire. C'est pourquoi nous aimons mieux laisser au public la liberté d'en penser ce qu'il voudra ; les hommes de bon sens sauront bien à quoi s'en tenir sur ce point. Nous dirons seulement que l'on ne parle que des gens qui font venir un prêtre à leur lit de mort, mais non de ceux

qui, ayant conservé toute leur connaissance jusqu'au dernier moment, s'y refusent avec obstination, et Dieu sait s'il y en a ! Contentons-nous de parler des premiers, et voyons pourquoi ils agissent ainsi.

Quelques-uns ne consentent à remplir cette formalité ridicule que pour s'affranchir des importunités de parents timorés ou d'amis obséquieux qui ne leur laissent pas un instant de repos jusqu'à ce qu'ils aient satisfait leur désir ; d'autres le font à cause de leurs enfants, afin, disent-ils, de donner le bon exemple. Les uns sont tellement affaiblis par la maladie, qu'ils n'ont plus, pour ainsi dire, l'usage de leur raison, et ne savent ce qu'ils font ; les autres, qui n'ont jamais été bien certains s'ils devaient croire ou ne pas croire, préfèrent, avant de quitter la terre, *prendre leurs précautions,* plutôt que de courir le risque de la *damnation éternelle ;* enfin ceux qui croient fermement à ce qu'on leur a enseigné, et ce sont les plus excusables, se confessent parce qu'ils sont convaincus que c'est le seul moyen d'être sauvés.

Quant au spiritualiste, c'est autre chose : il ne se confesse pas, lui, car il sait ce qu'il doit penser de cette stupide cérémonie. Aussi, la seule réponse qu'il ait à faire à celui qui lui parle de la confession *in extremis,* est celle-ci : pourquoi voudriez-vous que je fisse venir un prêtre pour assister à mes derniers moments ? Ne sais-je pas que mon ame est immortelle, et qu'après avoir dépouillé son enveloppe terrestre, elle doit retourner près de son créateur ? De quel droit cet homme, que vous voulez m'imposer se mêle-t-il des affaires du ciel ? Ce droit, qu'il prétend tenir d'une source divine, ne sait-on pas qu'il est d'institution humaine ? Croyez-vous que ce prêtre ait le pouvoir de me créer dans le monde invisible un autre sort que celui qui m'est réservé, selon que j'aurai tenu une conduite plus ou moins régulière, plus ou moins conforme à la vertu ? Laissez-le donc chez lui ou dans son église, et qu'il ne se dérange pas pour moi ; je saurai bien me passer de lui, je n'ai nullement besoin de son ministère. Qu'il me laisse mourir tranquille entre les bras de ma famille et au milieu de mes amis : cela vaudra beaucoup mieux que d'entendre ses exhortations banales qu'il adresse à tous les mourants, avec une onction plus ou moins vraie, plus ou moins étudiée, ainsi que ses descriptions absurdes de l'enfer et du purgatoire. Quand je serai arrivé à mes derniers instants, que mes amis spiritualistes se réunissent autour de mon lit ; et comme il est probable, ou plutôt comme il est certain que ceux qui vont mourir sont plus clairvoyants que les autres,

eh bien ! je leur ferai, si je le puis, un tableau de ce que je verrai, et ce tableau servira à leur instruction.

Voilà ce que doit dire le vrai spiritualiste à l'officieux personnage qui lui parle de confession; et peut-être celui-ci, frappé de la justesse de cette réponse, sera-t-il ébranlé lui-même et reconnaîtra-t-il enfin la vérité. VOLTAIRE.

Le bonheur n'est pas un tout indivisible ; il se compose d'éléments appréciables et divers, et le plus heureux sera celui qui réunira ensemble la plus grande quantité de ces éléments épars. Nous ne nous occuperons aujourd'hui que d'un seul, assez important pour qu'on lui consacre un chapitre particulier : c'est la manière dont nous devons vivre avec les autres pour ne pas avoir à souffrir de leur part.

Pour ne pas souffrir de la part des hommes, il faut, ou les façonner à son gré, ou se rendre insensible à tout ce qui vient d'eux. Il est à peu près impossible à un homme d'arriver complètement à l'un ou à l'autre de ces deux résultats ; mais chacun peut les obtenir en partie, et c'est ce que nous allons examiner. Pour les façonner à son gré, il faut employer la parole douce, bienveillante, persuasive, et surtout, surtout l'exemple ; pour se rendre moins sensible au mal qui vient d'eux, il faut les juger comme on voudrait être jugé soi-même ; faire la part de leur tempérament, de leur éducation première, de leur caractère, de leur position.

Vous avez à vivre avec une personne de mauvais caractère, hargneuse, susceptible, désagréable ; c'est terrible et presque insupportable, si vous ne faites que considérer les raisons qui lui donnent tort et qui vous posent en victime. Mais examinez bien ce qui peut la justifier. C'est peut-être une orpheline privée dès son enfance des bontés et des caresses paternelles, élevée brusquement ou abandonnée sans contrôle à ses premiers penchants ; elle était née confiante et affectueuse peut-être, mais sa confiance s'est heurtée contre le rire moqueur de l'indifférence, son affection s'est blessée contre le cœur de pierre de l'étranger. C'est peut-être une personne qui, des douceurs de la fortune ou de l'aisance, s'est vue obligée de descendre (pour parler votre langage) à gagner elle-même le pain qui la fait vivre ; habituée aux respects, à la flatterie peut-être, la moindre parole familière la froisse ; elle se croit méprisée, parce qu'elle compare les égards qu'on a envers elle avec la servilité dont elle s'est vue entourée jadis. Peut-être est-ce une personne de santé délicate ; peut-être

un choc violent, dans son existence antérieure, a-t-il ébranlé ses nerfs ; peut-être ce qui ne vous paraît rien est-il beaucoup pour elle. Plaignez-la plus que vous ne la blâmez, et vous ne souffrirez pas par elle, car la pitié ne fait pas de mal à celui qui la ressent, car la sympathie a ce double résultat de faire du bien à celui qui la reçoit et à celui qui l'éprouve.

Si vous avez à souffrir de l'orgueil de votre frère, mettez d'abord votre propre orgueil à la raison et ensuite considérez. Considérez, non pas, comme vous êtes si apte à le faire, les raisons qui devraient rendre cet orgueilleux plus humble, mais au contraire et seulement les qualités qui justifient jusqu'à un certain point la bonne idée qu'il a de lui. Au lieu de vous complaire dans l'examen de votre supériorité, examinez au contraire les points par lesquels vous êtes inférieur, et cela, dans tous les moments où vous êtes tenté de murmurer contre l'orgueilleux qui vous blesse.

Si c'est sa paresse qui vous déplaît, représentez-vous que la paresse est généralement une affaire de tempérament ; que ce paresseux est peut-être lymphatique et ne peut pas vaincre sa nature faible et molle, ou qu'un sang trop épais le rend lourd et inactif ; dites-vous bien qu'il est le premier à en souffrir. Si vous êtes vous-même enclin à la paresse, considérez que vous auriez bien mauvaise grâce à ne pas supporter celle des autres ; si au contraire vous êtes d'un tempérament énergique et actif, si la fatigue n'est rien pour vous, remerciez la nature qui vous a ainsi doué et faites autant que vous le pourrez ce que votre paresseux voisin n'a pas le courage de faire. Puisque le travail vous plaît, il est tout simple et parfaitement juste que vous en preniez une plus large part que ceux pour lesquels il n'est qu'une obligation désagréable, une nécessité pénible.

Si c'est l'avarice que vous blâmez en lui, ah ! mon frère, blâmez-vous l'homme qu'un ulcère affreux dévore ? .... Non, vous le plaignez : c'est tout ce que vous inspire son mal. L'avarice est une lèpre. Evitez le contact de l'avare, ou plutôt approchez-vous-en et que ce soit pour essayer de lui faire connaître d'autres affections que son or, un autre but que celui de s'enrichir, d'autres trésors à amasser que ceux qu'on laisse sur la terre.

Si la colère de ceux avec qui vous vivez est le défaut dont vous avez à vous plaindre, opposez-lui la douceur : l'exemple d'une personne qui ne s'impatiente *jamais*, qui est toujours maîtresse de ses mouvements, qui met un frein à sa langue et ne s'échappe jamais en paroles blessantes, cet exemple

est tout puissant sur celui qui le reçoit ; malgré lui il admire et envie le don si attrayant de la douceur, et peu à peu il rougit lui-même de ses emportements. Croyez-vous que s'il n'y avait au monde qu'un homme colère, celui-là le serait long-temps ? Non, mon frère ; la colère se guérit par la douceur. Soyez doux et bon, et si malgré cela vous rencontrez des hommes colères que votre modération ne touche pas, alors plaignez-les comme vous plaindriez un ami intime qui vous battrait dans le délire de la fièvre, et désirez vous-même leur retour à la santé.

Est-ce ainsi que vous avez agi jusqu'à présent, mon frère? A un caractère hargneux n'avez-vous pas opposé des mots piquants, croyant vous venger ? à l'orgueil, un orgueil plus grand ? à la paresse, une paresse au moins égale ? à l'avarice, cet esprit de contradiction qui, quoique vous ne soyez pas aussi idolâtre de l'argent, vous fait tenir tête à l'avare ? à la colère, la résistance, ou les injures, ou la mauvaise humeur ?

Ah ! mes amis, si vous vouliez *tous* adopter la règle de conduite que je viens de vous soumettre, combien peu vous auriez à souffrir les uns des autres, et quel grand pas vous auriez fait vers le bonheur universel ! AFFRE.

Une chose à laquelle on ne fait pas assez attention dans le monde, c'est l'éducation des jeunes gens. On pense avoir tout fait pour eux, quand on les a placés dans des colléges en renom où ils doivent passer un certain nombre d'années, et où les professeurs chargés de les instruire, quoique d'ailleurs hommes de mérite, s'occupent plutôt à orner leur esprit qu'à former leur jugement. On leur parle du passé, de l'histoire, de l'antiquité, mais on se garde bien de leur parler de l'avenir ; on en laisse le soin aux prêtres, auxquels on se croit obligé de confier leur éducation religieuse, et qui, non contents de leur faire perdre une année entière, qu'ils passent à aller au catéchisme, quand ils ne font pas l'école buissonnière, leur inculquent encore des idées fausses dont plus tard ils ont beaucoup de peine à se débarrasser. Outre cela on leur met entre les mains des livres remplis d'absurdités, tels que l'histoire sainte, par exemple, qu'ils ne devraient lire que lorsqu'ils sont en état d'en juger par eux-mêmes et de l'apprécier à sa juste valeur, afin d'en extraire le peu de vérités qui s'y trouvent enfouies parmi un si grand nombre de mensonges. Il résulte de là que ces enfants, arrivés à l'époque où l'âge a mûri leur raison, rejettent naturellement ce qu'ils avaient pris

d'abord pour des vérités, et s'ils n'ont pas assez de discernement pour savoir distinguer le faux d'avec le vrai, ils finissent par ne plus croire à rien, et ne deviennent que trop souvent des matérialistes ou tout au moins des indifférents.

On dira à cela : pourquoi les professeurs ne leur font-ils pas observer que telle ou telle chose est absurde, et qu'ils ne doivent pas y croire ? pourquoi les laissent-ils dans l'erreur, quand ils peuvent si facilement les en retirer ? Ils s'en garderaient bien vraiment : ce serait le meilleur moyen de perdre leur place, et la plupart d'entre eux n'ont que cela pour vivre. Ils sont donc obligés de se conformer aux règles du collége, et celles-ci leur ordonnent expressément de ne jamais parler de ce qui touche à la religion, à moins que ce ne soit pour plaider en sa faveur.

Ce système d'éducation est donc essentiellement vicieux, et voilà pourquoi, il y a quelque temps, nous avons cherché à remédier à cet abus en insinuant l'idée de former des écoles spiritualistes afin d'arracher la jeunesse à la domination cléricale. Nous savons fort bien qu'il est difficile de mettre ce projet à exécution, surtout chez les catholiques ; cependant nous ne désespérons pas de le voir s'accomplir un jour, et nous reviendrons plus d'une fois sur ce chapitre.

En attendant l'établissement de ces institutions qui doivent rendre un si grand service à l'humanité, nous engageons d'abord les parents à bien se garder de mettre leurs enfants chez les jésuites ; à ne pas les confier à ces hommes pervers et démoralisés (qui n'ont d'autre but que d'abrutir l'espèce humaine, afin de pouvoir être les maîtres, et satisfaire ainsi leur soif de dominer) si ces mêmes parents ne veulent pas en avoir du regret plus tard, quand ils verront les tristes fruits que ces jeunes gens auront recueillis de leur fausse éducation.

Nous conseillons ensuite aux pères et aux mères, qui sont en état de le faire, de questionner souvent leurs enfants sur ce qu'ils ont appris à l'école ; d'exiger d'eux qu'ils leur rendent compte de ce qu'ils ont lu dans leurs livres ; de rectifier les erreurs qui peuvent s'y rencontrer, et de leur dire franchement ce qu'ils en pensent eux-mêmes. Cela vaudra beaucoup mieux que de les laisser dans l'incertitude sur une foule de choses, et que de faire comme beaucoup de parents qui, lorsqu'un enfant leur pose certaines questions, cherchent à les éluder en répondant maladroitement : tu sauras cela plus tard, tu es encore trop jeune, ce sont des choses au-dessus de ta portée, etc. Eh! soyez donc conséquents avec vous-mêmes! si vous ne croyez pas à ces mensonges, pourquoi les laisser

croire à ces innocents, qu'il serait si facile de détromper, et qui, plus tard, vous reprocheront peut-être de ne leur avoir pas dit la vérité.

Nous recommandons aussi aux mères en particulier, car c'est à elles surtout qu'il faut s'adresser dans ce cas, de ne pas faire perdre à leurs enfants tant de temps à aller au catéchisme ; ou plutôt nous leur dirons que, dans leur intérêt, il serait beaucoup plus sage de ne pas les y envoyer du tout, car ces instructions, soi-disant religieuses, ne servent qu'à fausser le jugement de la jeunesse et à faire des *crétins* au lieu de faire des hommes.

Puissent ces sages avis porter le fruit que nous en attendons ! Si nous réussissons à nous faire écouter, nous n'aurons pas perdu notre temps et le spiritualisme aura acquis un titre de plus à l'estime publique. Les résultats heureux qu'on obtiendra en suivant nos instructions prouveront encore une fois que nous n'avons d'autre but que le bien de l'humanité.

UN AMI DU PÈRE AMBROISE.

DOCTRINES DES JÉSUITES.

Il devrait suffire de nos citations antérieures pour faire apprécier les tendances du jésuitisme ; mais, en général, le public ne lit guère, et il oublie vite.

Les jésuites s'étant beaucoup occupés de l'instruction publique, il est présumable que leurs doctrines portent leurs fruits. Si donc l'Europe vient, une fois de plus, d'être mise en émoi par une nouvelle tentative d'assassinat sur la personne d'un souverain, et si nous entendons si souvent parler de nouveaux meurtres, cela peut, au moins jusqu'à un certain point, provenir de l'influence démoralisante de ces doctrines. Nous croyons utile d'en citer encore ici des fragments. N'abordons pas le chapitre du régicide ; prenons dans ce qu'il y a de plus vulgaire :

"Un homme condamné par le pape peut être tué partout où on le trouve." (LACROIX, Vol. I, page 294.)

"Les prêtres peuvent tuer les laïques pour avoir leurs biens."
(MOLINA, Vol. III, disp. 16.)

"Vous pouvez tuer n'importe qui pour conserver un écu."
(TABERNA, *Abrégé de théologie pratique*, page 256.)

"On a le droit de tuer celui dont le témoignage peut nuire à notre honneur ou mettre notre vie en danger. — Il est permis de tuer quiconque est proscrit. — On a le droit de tuer ceux qui portent atteinte à notre honneur ou qui nous couvrent d'infamie devant des personnes de distinction. — Un père peut tuer sa fille, un mari peut tuer sa femme, *in adulterio deprehensum*, ou bien il peut charger de ce soin un fils, un domestique ou même un étranger."

(*Théologie morale*, Vol. IV, pages 274, 278, 284 et 286.)

"Dans tous les cas où un homme a le droit de tuer quelqu'un, un autre peut le faire pour lui, pourvu que ce soit par amitié."

(Busembaum et Lacroix. *Ibid*, Vol. I, page 295.)

"De même que vous avez le droit de tuer un adversaire, de même vous pouvez lui imputer des crimes dont il n'est point coupable, et lui faire ainsi perdre son crédit."

(Guimènes, Prop. VII, page 86.)

BIBLIOGRAPHIE.

— *SPIRITUALISM : its phenomena and significance.* Essai par Charles Partridge, éditeur du *Spiritual Telegraph*, New York. Brochure de 56 pages in-8o ; résumé fort intéressant de faits et de témoignages, anciens et modernes, mis en parallèle. Mr. Partridge a lu son travail devant " l'Union Chrétienne de New York," qui lui en avait fait l'invitation, et il s'en est suivi une longue discussion, qui se trouve rapportée à la fin de la brochure, et qui est également fort curieuse, en ce qu'elle met en contraste immédiat le vague et l'incohérence des doctrines orthodoxes avec l'enseignement si rationnel et si satisfaisant du spiritualisme.

Qu'on lise cette brochure et qu'on la fasse circuler.

— *The World's paper* est un nouveau journal spiritualiste dont nous avons reçu un numéro ; il nous a paru rédigé avec beaucoup de discrétion et de talent. Il a été fait mention de quelques autres publications nouvelles du même genre ; nous n'ajoutons à notre liste que celles dont la désignation nous est bien connue.

Imprimé par J. Lamarre.